Document generated on 06/04/2025 12:32 p.m.

XYZ. La revue de la nouvelle

Autoportrait avec plage

Frederic Tuten

Number 98, Summer 2009

URI: https://id.erudit.org/iderudit/2771ac

See table of contents

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)
1923-0907 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Tuten, F. (2009). Autoportrait avec plage. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (98), 75–82.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2009

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Hors-frontières

Autoportrait avec plage
Frederic Tuten

La plage, la mer, les parasols bleus. Une voile. Puis une autre, comme un bras qui s'allonge pour atteindre l'horizon. Elle, à mes côtés, allongée sur une couverture, sur le sable désespérément chaud. Une cordée de mouettes vire et plonge, une forme émerge de la mer étale. Plat, apathique, un océan trop épuisé pour faire des vagues, un océan qui a trop voyagé. Je pensais à tout ça quand elle m'a demandé :

— Est-ce que le corps est la maison de l'âme, ou le corps et l'âme sont-ils inséparables ?

Elle laissa tomber le haut de son bikini, exposant ses seins au ciel, au regard de la mer.

— Ton corps est mon âme, dis-je.

Elle a ri de bon cœur comme pour m'assurer que, malgré cette apparente exagération de ma part, cela lui plaisait.

— Pauvre toi, dit-elle finalement, pris avec une âme destinée à se décomposer.

— Rien de toi ne va se décomposer, lui dis-je, tant que je vivrai…

… et « en amour », aurais-je voulu ajouter, en toute vérité. Mais il vaut mieux laisser certaines vérités à la maison, enfouies au sein des plumes d'un oreiller.

La plage se remplissait de petites grappes de familles qui revendiquaient leur territoire à l'aide de parasols et de chaises. De jeunes couples, impatients de se brûler le corps, délimitaient leur domaine, étalant matelas et serviettes sous le soleil implacable.

De nulle part surgit un jeune homme qui portait casquette blanche, veste blanche et pantalon crème. Il vantait les mérites de ses boissons maison qu'il transportait dans une boîte blanche

suspendue à son épaule. Il était tout blanc, un objet blanc émergeant du bleu.

— D'où venez-vous, demandai-je.

Je ne l'avais pas aperçu avant qu'il ne se matérialise tout blanc, tout sourire.

— De là-bas, dit-il, montrant l'océan. Une boisson froide ? demanda-t-il.

Froide… Comme l'amour devenu froid, ajouta-t-il, j'en étais sûr… mais je savais qu'il n'en était rien.

— Peut-être plus tard, dis-je. Revenez lorsqu'il fera plus chaud.

Il répondit que nous devrions en acheter maintenant car ses boissons, qu'il préparait lui-même, avaient des vertus uniques.

— En avez-vous qui rajeunissent ? demandai-je.

Je me sentais vieux, vieux comme une mer qui s'est échouée sur trop de rivages.

— Oui, et qui embellissent aussi, répondit-il. J'en ai de plusieurs saveurs et spécialités.

Il sortit une petite fiole de la poche de sa veste.

— Celle-ci, par exemple, dit-il, sert à garder votre femme fidèle.

— Ah ! La fidélité, dit-elle. Je suis surprise qu'elle n'ait pas déjà éclaté dans votre poche.

— Elle n'éclate jamais, dit-il. Le corps éclate avant elle.

Son sourire était resplendissant, blanc comme ses cheveux.

— Je n'ai pas besoin d'une boisson de fidélité, dit-elle, en me regardant.

— Mais j'aimerais celle qui rajeunit, dis-je. Donnez-m'en trois, s'il vous en reste.

— Je n'en ai plus, dit-il, fouillant dans sa boîte. C'est celle qui se vend le mieux.

— Revenez quand vous en aurez. Nous serons ici toute la journée, dit-elle. Nous attendrons ici des années.

— Bien sûr, je ferais pareil.

Il la regardait si tendrement, si avidement que j'en fus jaloux. Je pouvais la voir rougir, même contre la lumière blanchissante du soleil. Encore un sourire, plus large que le premier, et il repartit en chantant les mérites de ses boissons magiques.

— Tu ne m'aimes que parce que tu me trouves séduisante, dit-elle, et quand je ne le serai plus, tout sera fini. Non ?

— Bien sûr que non, dis-je, mentant à moitié.

— Et si je n'étais qu'une petite garce sans âme, tu m'aimerais quand même parce que je suis jolie. Non ?

— Laissons faire la métaphysique, dis-je — comme si j'avais voulu dire ça.

Ses jambes longues et lisses, ses pieds solides et bronzés comme tout le reste. Sa beauté, je l'aimais, et j'aurais voulu qu'elle dure malgré la vieillesse et la mort, au moins quelques années encore. C'était superficiel ce désir qu'elle demeure jeune indéfiniment — jamais plus que ses vingt-huit années de perfection, jamais moins que la perfection.

Et superficiel d'autres façons, dirait-elle — a-t-elle dit. On peut trouver la beauté partout, avais-je déjà proclamé, et dans tout — même dans les roses qui se fanent, dans les corps décomposés des goélands morts sur la plage et dans les cicatrices sur une peau autrement lisse. Mais il n'y a rien de plus beau que le corps parfait et sain de toute créature vivante. Un corps parfait masque les imperfections et la corruption de l'âme, les rend sans importance à notre regard, avais-je déjà déclaré — tard dans la nuit, dans la torpeur après l'amour — à regret.

Un avion monomoteur qui traînait une bannière annonçant toute une gamme de désirs nous survola paresseusement. Le bruit sourd et d'un autre âge de l'hélice me ramena à mon enfance, à la plage, à ma mère, me ramena à son tendre sourire sous son grand chapeau jaune qui défiait le soleil. Ses seins étaient alors bien formés et magnifiques, de la rondeur de la jeunesse, pas encore trop mûris. Les corps dont nous nous sommes délectés dans notre enfance dominent l'espace futur de nos désirs et s'implantent pour toujours dans tous nos rêves de beauté — et de laideur.

Le soleil illuminait maintenant ses cuisses, discrètement écartées, comme les portes d'un temple d'Arcadie. Ce matin, je l'avais dessinée alors qu'elle dormait. J'avais couvert cinq grandes feuilles de bon papier avant de me rendre compte — encore une fois — qu'elle m'échappait. J'avais transformé ses jambes en piliers

d'Hercule, ses seins en petits pains ronds, le reste en bouleau sans branche.

Nonchalantes, trois adolescentes passèrent près de nous, amoureuses d'elles-mêmes, encore gauches, éblouies par la puissance récemment acquise de leurs corps, puissance capable de faire déraper la raison et les planètes sur leur orbite. Elles nous jetèrent un coup d'œil et, ne voyant que l'âge, ne nous virent pas. Je la vis se soulever sur ses coudes, et, tous les deux, nous les suivîmes du regard jusqu'à ce qu'elles aient perdu toute importance à nos yeux.

— Combien de temps me reste-t-il ? demanda-t-elle. Pour que je sois encore passable, je veux dire.

— Aphrodite vit éternellement, dis-je.

— Combien de temps ? demanda-t-elle.

— Cinq ans pour les autres, cent ans pour moi.

— Cinq ans ? dit-elle. Cinq minutes, alors. Cinq au revoir de la main.

— Même quand les jeunes hommes ne te regarderont plus, dis-je pour la consoler, il y en aura de plus vieux qui prendront leur place.

Le vendeur revint. Il marchait de long en large annonçant ses boissons et, de temps en temps, il la regardait longuement avec une joie non feinte, évidente. Comme il est merveilleux, pensais-je, de pouvoir donner à l'autre autant de plaisir, sans effort, par sa seule existence. J'étais jaloux du regard qu'il lui portait. Comme un aimant, il avait attiré à lui une partie de sa jeunesse, une partie de sa beauté et se les était appropriées. Cela en laissait moins pour moi. Le voyeur est toujours un voleur. Je suis le prince de ce genre de voleurs.

— Il m'est arrivé de penser « aller voir ailleurs » quand tu étais parti, dit-elle, même si « ailleurs » peut sembler, pour une fille, un territoire trop vaste à couvrir.

Elle a ri. Moi aussi, mais sans allégresse.

Quelques nuages surgirent de l'azur, gros sacs gris et enflés, ils étaient pareils à des dirigeables fringants cherchant un port d'attache. J'aurais aimé être des leurs — loin de toute jalousie — flottant là-haut, naviguant de port en port.

— L'as-tu fait ? demandai-je, craignant sa réponse.

— Après tout, quel mal y aurait-il ? Et quand je serai dans ma tombe, qu'est-ce que cela changera ?

— Je croyais que tu voulais être incinérée, dis-je, essayant de disperser les nuages.

— Quel réconfort alors pour mes cendres ? demanda-t-elle, secouant le sable de ses cheveux.

— « Cendres ils deviendront, mais cendres amoureuses ». Tu connais ce poème de Quevedo ?

— Tu le cites toujours, dit-elle. Je devrais le connaître par cœur maintenant. Est-ce comme cela que tu m'aimes, comme de la cendre ?

— Mais toujours incandescente, dis-je. Je brûle pour toi, ai-je ajouté faisant déborder le vase.

Les trois adolescentes de tout à l'heure passèrent de nouveau près de nous. Elles avaient vieilli. Leur ventre et leur menton étaient devenus flasques, leurs enfants avaient grandi et quitté le foyer et leurs maris étaient partis avec des femmes plus jeunes ou partis vers leur tombe. Je pouvais voir tout ça en elles, leur déception enfouie sous leur bronzage.

— Je suis en train de cuire et j'ai soif, dit-elle, juste au moment où l'ombre du vendeur s'allongea sur nous, séduisante.

Une ombre étrange car le soleil, par un tour de passe-passe, lui avait foncé le teint.

— Une nouvelle brassée de mes boissons sera bientôt prête, dit-il. Venez à la cantine boire un verre ou deux.

— De la bonne sorte ? demandai-je. De celle qui fait rêver ?

Son sourire avait la brillance d'un éclair. C'est à elle qu'il sourit.

Arrivés à la cantine, nous vîmes une file qui s'étirait jusqu'au rivage. Des centaines de personnes, certaines avec leur parasol de plage déployé au-dessus d'elles, attendaient en silence que les portes de la cantine s'ouvrent. Nous n'avions pas l'intention d'attendre bien longtemps et allions partir au moment où, de la véranda, il nous appela.

— Non, non, venez, dit-il, écartant les gens qui étaient en tête de file pour nous laisser passer.

Il nous fit asseoir à une table de bois placée sous un toit de paille. Nous ne serons pas obligés d'attendre bien longtemps, dit-il, avant que ses merveilleuses concoctions soient prêtes. En attendant, il nous servit un pichet d'eau glacée ainsi qu'un bol d'olives. Drôle de combinaison, dis-je, de l'eau et des olives. C'est sa cantine, dit-il, il pouvait nous servir ce que nous voulions.

Dehors, des voix s'élevèrent. La file s'allongeait le long du rivage qui était devenu gris sale comme le gris du ciel et de la mer. On maugréait dans la file. Certains se pressaient contre les murs de la cantine comme s'ils voulaient les faire tomber. Aucun n'était jeune.

— Regardez, dit le vendeur, regardez-moi ces amours d'oiseaux !

Il tenait par la queue un couple de rossignols en métal doré.

— Et j'ai aussi de la musique pour toutes sortes d'atmosphère. J'ai même du Puccini, si vous préférez la musique douce.

— Ah ! dit-elle, d'une voix défaillante, des oiseaux mécaniques qui chantent pour toutes les occasions.

Je n'ai pas aimé le ton de sa voix. Elle était jeune et elle n'était pas encore très habituée aux déceptions.

— Ils ne coûtent pas cher, dit-il. Je peux vous faire un prix.

Pour me rassurer, il m'a souri comme si j'étais son oncle, à elle. Puis, il lui a souri.

— Pour un baiser, dit-il.

— J'aimerais mieux prendre un verre d'une de vos boissons, dit-elle d'un ton poli, mais où pointait autre chose.

— Et les autres qui attendent dehors ? demandai-je.

— Ils ont eu leur part, dit-il, et deux fois plutôt qu'une, alors que vous n'en avez pas eu du tout.

Sa voix était soudainement devenue celle d'un homme plus âgé, très différente de celle du jeune homme qui, auparavant, avait paradé sur la plage. Il paraissait plus vieux, sa peau devenue sèche, son corps courbé au-dessus de notre table.

— Je ne pense pas que nous voulions goûter à vos boissons, dit-elle finalement en se détournant de lui. Et toi ?

— Je ne sais pas, dis-je, sans trop réfléchir. J'aimerais bien essayer la boisson qui restaure la jeunesse. Quel danger y a-t-il ?

Elle me regarda longuement comme si elle voulait dire : « Pourquoi perdre son temps avec ce charlatan ? Pourquoi perdre un seul moment de notre vie qui ne soit pas un moment passé ensemble alors que chaque instant qui passe nous sépare ? » Mais, finalement, ce qu'elle voulait vraiment dire c'est : « Pourquoi le laisses-tu me séduire ? »

— Quel danger ? ai-je répété, gauchement.

Je réalisais qu'en voulant à tout prix me procurer la boisson magique, je faisais preuve de faiblesse à ses yeux — et aux miens.

— Reste là, dit-elle. Je vais marcher le long de la plage et te retrouverai sous notre parasol.

Le ciel s'assombrissait, menaçant. Je voulais l'en prévenir, comme si le temps qu'il fait me préoccupait. Ce que je voulais vraiment lui dire, c'est : « Ne pars pas, ne va pas marcher sans moi, ne ferme pas ton cœur au mien, même pour un instant. »

Mais, je me disais aussi qu'il serait extraordinaire de recouvrer ma jeunesse et j'ai dit :

— Ça ne sera pas long.

Elle m'a quitté — sans un baiser — et je l'ai regardée s'éloigner lentement. Quand il me servit mon verre, elle était déjà loin. Elle n'était plus qu'un point qui rapetissait devant le ciel où pointait l'orage.

Je retournai m'asseoir sous notre parasol. Je n'avais plus besoin de sa protection, le soleil étant caché par les plus sombres nuages. Je le gardai quand même ouvert, pour que, de loin, elle puisse me repérer plus facilement et aussi parce que la pluie avait commencé à tomber. Lentement, puis de plus en plus rapidement, la plage se vidait. Cela prendrait une demi-heure environ, avait-il dit, avant que je ne ressente les effets de la potion et peut-être une heure ou deux de plus avant qu'ils ne deviennent visibles. Que des soupçons de changement au début : une meilleure acuité de l'ouïe et de la vue ou une sensation de resserrement de la peau sous le menton qui avait commencé à fléchir sous l'effet de la gravité. Et puis, si tout se déroulait normalement, en quelques heures, je retrouverais l'état de ma prime jeunesse, en pleine santé, mon âge d'or à quelques années près.

La mer montait et les mouettes s'esclaffaient au-dessus des vagues. Les nageurs avaient depuis longtemps regagné la rive. La

mer était déserte, la plage encore plus. Pas une chaise, pas un parasol, pas un chat. J'ai regardé et regardé dans la direction qu'elle avait prise mais ne vit rien d'autre qu'un espace qui fuyait et s'assombrissait. La pluie a commencé à tomber plus dru, noyant la mer et la plage et submergeant la cantine dont les volets et les portes avaient déjà été verrouillés ; elle paraissait abandonnée depuis longtemps.

J'étais la seule âme sur la plage, la seule sur terre. Je devrais m'extirper de ma chaise, ai-je pensé, et quitter la plage, mais je ne le pouvais pas, ne le voulais pas, ne voulais pas changer de place pour quelque autre place au monde. Abrité du déluge sous un parasol, j'attendais le retour de ma jeunesse.

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Louis Fortier